



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

CHAMPFLEURY

NOUVELLES ÉTUDES  
SUR L'ART ET LA LITTÉRATURE ROMANTIQUES

LE

DRAME AMOUREUX

DE

CÉLESTIN NANTEUIL

*D'après des lettres inédites adressées à Marie Dorval*

AVEC UN PORTRAIT D'ALPHONSE KARR

DESSINÉ AU CRAYON PAR CÉLESTIN NANTEUIL

Tiré à 100 Exemplaires numérotés et signés

PRIX : 3 FR. 50



PARIS

DENTU ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

Et 3, Place de Valois

1887

I/L 5668 B.1

TNR 15317

CHAMBERLAIN

DR. J. ME AMOUREUX

ANTHILL

WITH AN INTRODUCTION BY J. ME AMOUREUX



PRINTED IN GREAT BRITAIN

№ 87  
champs









CELESTIN NANTEUIL  
1838

*ALPHONSE KARR*

*CRAYON D'APRÈS NATURE PAR CÉLESTIN NANTEUIL*

Collection de M. Victor Deséglise.

LE LIVRE.



LE DRAME AMOUREUX

DE

CÉLESTIN NANTEUIL

I

FRONTISPICES ET ENTOURAGES ARCHITECTURAUX.

CERTAINS critiques se montrent quelque peu sévères pour l'art décoratif, tel que le comprenait Célestin Nanteuil; volontiers ils lui préféreraient l'œuvre sculpturale de son frère, artiste réservé, prudent et académique, de peu d'accent, qui ne fit jamais parler de lui et par conséquent fut appelé à l'Institut; le plus sage des deux Nanteuil devait regarder avec stupéfaction les enroulements d'anges bizarres, de bossus, de chevaliers bardés de ferraille, de femmes tordues et ravagées par la passion, de gnomes grimaçants formant « console » à des niches d'une architecture particulière. Vraisemblablement il eût été surpris qu'à cinquante ans de là les curieux recherchaient ces images et que, bien plus, elles seraient commentées.

En effet, si on envisage avec quelque sérieux et dans son ensemble de manifestations l'art de 1830, peut-être y aurait-il lieu d'appréhender les approches du centenaire de 1789; mais, sans trop pressentir le jugement qui sera porté alors sur la confusion de tour de Babel que produisirent vingt-cinq ans environ de romantisme exalté, il faut, pour se montrer juste, étudier les artistes dans les milieux qui les produisirent, tenir compte des influences et se plon-





ger résolument avec eux dans les courants agités, troubles et troublants de l'époque.

Parmi les dessinateurs qui s'attachaient à traduire le mouvement architectural de 1828 à 1840, Célestin Nanteuil fut loin d'occuper le dernier rang. Sans doute l'enseignement lui vint bien plus du cénacle romantique que de l'École des beaux-arts; mais on admettra peut-être que les œuvres de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas étaient plus fécondantes dans leur tourmente que ne l'est aujourd'hui un cours d'esthétique, fût-il professé par M. Taine.

Célestin Nanteuil eut le rare bonheur, au début de la vie, d'être mêlé à d'ardents compagnons, de partir en imagination pour la Terre Sainte, de guerroyer avec un bon poignard de Tolède, de pourfendre des Goths et des Visigoths bourgeois avec une intrépidité au moins égale à celle de don Quichotte combattant les moulins à vent.

Telle fut une des faces aventureuses de l'ère de 1830, qui fit battre le cœur de tant de jeunes gens, époque de croyances et d'illusions dont malheureusement les hommes de ma génération n'ont vu que la fin et que, malheureusement, nos fils ne reverront pas.

Les brebis devenaient des lions. Pour citer un exemple, personne ne fut plus agneau que Célestin Nanteuil. Les circonstances en firent pourtant un chef de bande, et tant que la bande eut à combattre des adversaires classiques entêtés, le graveur tint à honneur de porter haut le drapeau romantique aux couleurs tapageuses.

La flamme qui circulait dans ses veines, l'artiste la communiqua de son crayon, de sa pointe, au cuivre, au bois, à la pierre.

Il est un livre peu consulté aujourd'hui, de Charles Nodier et Taylor<sup>1</sup>. Dans leur pensée les auteurs voulaient en faire un monument typographique égal aux beaux ouvrages à frontispices de la Renaissance; mais l'association de la lithographie avec le texte fut un point de départ faux, car l'imprimerie avec ses caractères en relief n'admet, comme similaire, que la gravure en bois. Les éditeurs croyaient ajouter le somptueux au riche en encadrant chaque page du livre d'un entourage se rapportant au texte; ils ne se rendirent pas compte que la lithographie en regard des caractères en relief paraît forcément molle et cotonneuse; mais les artistes n'avaient pas été appelés à donner leur avis à propos de cette adaptation de la pierre à la typographie. Dans ce livre, Viollet-le-Duc débuta, pour ainsi dire, en compagnie de camarades d'atelier et de jeunes peintres : Léon Gaucherel, Chenavard, Dauzats, Théophile Fragonard, Gigoux, Français, etc.

Célestin Nanteuil, chargé de la même besogne, l'emporta sur tous. Habile lithographe déjà, il apportait dans sa tâche plus de fantaisie, plus de foi que ses compagnons, car cette foi, cette fantaisie se ranimaient sans cesse à un foyer ardent dont je montrerai tout à l'heure l'origine.

<sup>1</sup>. *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par MM. J. Taylor, Ch. Nodier et A. de Caill'eux. Paris, Firmin-Didot, 1820-1863, 14 volumes in-folio et 40 volumes de planches.

## II

## CÉLESTIN NANTEUIL AUX PRISES AVEC LA RÉALITÉ.

Célestin Nanteuil, en face de la nature, ne valut jamais rien. Les personnages agissant dans la vie semblaient le troubler et gêner son crayon. Il fallait à l'artiste des êtres d'une essence tout à fait particulière, entrevus dans des rêves, dans des visions : sur un entourage de broderies quasi féeriques étaient jetés ses petits acteurs; alors, grâce au sombre des fonds, Nanteuil trouvait des transparences, des clartés qui en font un graveur à part, très romantique, mais très ingénieux<sup>1</sup>.

J'ai sous les yeux une eau-forte inédite pour le *Vallon de Chérizy* des *Odes et Ballades* :

Heureux qui peut, au sein du vallon solitaire,  
Naître, vivre et mourir dans le champ paternel.

Célestin Nanteuil a échoué complètement à traduire la pensée de la belle ode de Victor Hugo; quoique la gravure soit datée de 1834, qui fut l'époque la plus favorable à l'artiste, la fraîcheur de ce morceau poétique ne répondait pas en lui comme le taudis de la bohémienne de la *Fiancée du timballier*, où il semait le noir avec une prodigalité sans pareille. En voulant s'appliquer à rendre le paysage de Chérizy, Nanteuil ne fit qu'une médiocre image, sans les ragoûts habituels de sa pointe, et c'est pour ce motif que le poète, l'éditeur et peut-être l'artiste lui-même furent d'accord pour supprimer l'eau-forte dont on ne connaît que de très rares épreuves.

M. Edmond Hédouin, l'élève et parfois le collaborateur de Célestin Nanteuil, a bien voulu me communiquer une de ses gravures de modes. M. Hédouin croit que cette planche fut commandée à l'artiste par M. Merle, alors directeur du journal *la Mode*. L'honnête vaudevilliste avait, en sa qualité de mari de M<sup>me</sup> Dorval, assisté à bien des scènes de la vie privée romantique; mais l'eau-forte, destinée aux femmes qui s'occupent de toilette par-dessus tout, dérangeait tout à fait les idées sur le Beau du critique de *la Quotidienne*.

Véritablement M. Merle « engageait trop sa responsabilité », un mot consacré de directeur de journal, en mettant une pareille image sous les yeux de ses lectrices. L'eau-forte, je crois, est restée inédite; et cette absence d'une pièce dans l'œuvre de Célestin Nanteuil ne fera nul tort à la mémoire du graveur.

De même, un éditeur ayant demandé à l'artiste les portraits de Frédéric Soulié et de Paul de Kock pour un recueil de *Nouvelles*<sup>2</sup> l'embarrassa fort. Il

1. Théophile Gautier, avec sa netteté habituelle de peintre-écrivain, a très bien rendu l'œuvre de Célestin Nanteuil : « Il excellait à encadrer des personnages de poème, de drame et de roman dans des ornements semblables à des châsses gothiques avec triples colonnettes, ogives, niches, dais et à piédouches, statuette, figurines, animaux chimériques ou symboliques, saints et saintes sur fonds d'or qu'il inventait au bout de la pointe, car il avait une fantaisie inépuisable. »

2. *Un Diamant à dix facettes*. Paris, Dumont, 1838, 2 volumes in-8°.

s'agissait de représenter, avec la caractéristique en relief de leurs personnes, deux romanciers qui avaient une vive action sur les lecteurs de leur temps. Vraisemblablement Célestin Nanteuil alla voir Frédéric Soulié et Paul de Kock dans leur intérieur; il ne revint pas de ces visites aux deux romanciers avec l'idée de sylphes vaporeux.

Les jours où je manque de distractions, je regarde ces portraits singuliers et je passe quelques instants agréables; mais il m'est difficile de rendre l'enfoncement de Soulié et de Paul de Kock pour ceux qui n'auraient pas sous les yeux ces bizarres eaux-fortes.

L'aspect général ferait croire à l'intérieur d'appartements de Londres, aux jours d'intenses brouillards. Debout, faisant face au public, avec ses épaisses moustaches légendaires, Frédéric Soulié, guindé et comme en bois, semble un mannequin à l'étalage d'un tailleur de la rue Vivienne. Enveloppé dans une robe de chambre cosvue de la Belle Jardinière, coiffé d'une somptueuse calotte de velours à gland, Paul de Kock, assis dans un fauteuil en acajou, près d'un bureau également en acajou, évoque la parfaite image d'un caissier qu'on dérange pendant l'alignement de ses chiffres.

Non, certainement, Célestin Nanteuil n'avait jamais lu les œuvres impé-rissables de l'auteur de *la Pucelle de Belleville!*

### III

#### QU'IL EST DIFFICILE DE CONTENTER LES HUMORISTES.

Comme Célestin Nanteuil, en mainte circonstance, avait prêté généreusement le concours de son crayon aux poètes et aux romanciers, il semblait d'autant mieux apprécié qu'il ne recherchait ni la publicité ni la réclame<sup>1</sup>.

L'homme était particulièrement timide de nature, et ce n'est pas le souffleur tapi dans sa boîte que le public acclame au théâtre. Sauf les mémorables batailles d'*Hernani*, pendant lesquelles Célestin Nanteuil, au dire de M<sup>me</sup> Victor Hugo, fit merveille, dans la vie habituelle le graveur redevenait un discret, dictant ses confidences à la pierre, au cuivre sur lesquels il était courbé, ne faisant jamais étalage de sa personne et par là se rattachant à certaines natures délicates de l'époque : Gérard de Nerval, Félix Arvers, Ernest Fouinet, Louis Bertrand (Gérard de la Nuit), qui ne pouvaient lutter de surface avec les fougueux, les ardents, les hommes à extérieur brillant, les Jeune-France tapageurs et plus tard les d'Artagnan. On estimait Célestin Nanteuil, on s'en servait, on le laissait longer le trottoir à sa guise, puisque lui-même s'interdisait le milieu de la chaussée.

Ce qui vaut à l'artiste de recueillir aujourd'hui quelques bribes de la popularité que sa nature lui avait fait négliger.

Cependant, malgré l'amitié et la sympathie que lui portaient Victor Hugo

1. Les dédicaces ne s'adressaient pas à lui comme à un Louis Boulanger par exemple; je ne remarque comme hommage affirmatif et personnel qu'une romance : *la Madona col Bambino*, poésie d'Alfred Vannault, musique de Monpou, qui porte sur la première page, en caractères noirs et gras : A CÉLESTIN NANTEUIL.

et Alexandre Dumas, Célestin Nanteuil fut mis en scène d'une façon quelque peu désagréable par un homme qui, à cette époque, tenait en éveil par son esprit sarcastique tout le Paris intellectuel.

Célestin Nanteuil avait été chargé de dessiner, pour la *Galerie de la presse*, le portrait d'Alphonse Karr. Chacun connaît cette lithographie d'après un romancier qui faisait beaucoup parler de lui par ses bizarreries et se plaisait à les mettre en relief par une mise en scène bien entendue de son *moi*.

Le buste enveloppé d'un froc monacal (peut-être n'est-ce qu'une vareuse à capuchon de marin), les yeux allongés en amande et quelque peu divergents, le front suffisamment vaste, la bouche railleuse et sensuelle comme celle de Sterne, formaient un ensemble de physionomie qui eût dû plaire à Alphonse Karr soignant particulièrement chacune de ses entrées sur le théâtre de la vie parisienne. Pourtant le portrait, si bien dans la donnée de l'époque, mécontenta l'humoriste, tant sont susceptibles les êtres gouvernés par leurs nerfs.

Alphonse Karr, peut-être à court de copie pour sa Revue mensuelle, exposa comment Célestin Nanteuil l'avait compromis aux yeux du public, et il dut blesser profondément le brave dessinateur romantique qui ne s'attendait pas à de si cuisantes piquûres de guêpes.

Alphonse Karr imagina ceci : que Célestin Nanteuil l'avait attendu une heure et demie dans son salon, en compagnie d'une autre personne qui attendait également. Après plusieurs cigares :

— Je viens, dit l'artiste, pour faire le portrait de M. Karr. — Il est fâcheux qu'il ne soit pas là. — Euh ! pas très fâcheux ! Je l'ai vu plusieurs fois et je le ferais, à la rigueur, de mémoire. Il n'y a qu'une seule chose qui m'embarrasse ; je ne sais pas s'il a les cheveux longs ou courts. — Très courts. — Très bien... Ah ! voici sa robe de chambre probablement ?

Et M. Nanteuil avise une sorte de froc en velours noir. — Je vais toujours dessiner la robe de chambre.

La robe de chambre fut mise sur une chaise : mais elle était vide et les plis tombaient mal.

— Cela n'ira jamais... Mon Dieu, monsieur, si j'osais..! — Osez, monsieur. — Il s'agirait de rendre à moi et au maître du logis un petit service. — J'aime beaucoup le maître du logis, et je serais enchanté d'être agréable à un homme de talent comme vous. — Veuillez donc mettre cette robe de chambre pour que les plis fassent mieux... Très bien, cela va à ravir ; voilà qui est presque fini... Il me semble que vous avez les cheveux à peu près de la couleur des siens. — Les siens sont moins bruns. — C'est égal, je puis toujours faire les cheveux... De quelle couleur a-t-il les yeux ? — Je ne sais trop, bleus ou verts. — Ah ! diable, les vôtres sont noirs, mais qu'est-ce que cela fait?... Ah ! n'a-t-il pas les moustaches un peu longues ? — Oui. — Ma foi, ceci doit être ressemblant. — A qui ? — A lui. — Comment, à lui ! C'est moi qui ai posé. — C'est moins étonnant que si on n'avait pas posé du tout... Mon portrait est fini... Obligez-moi de dire à M. Karr que je l'ai attendu.

La morale de cette historiette est que les gens d'esprit sont rarement contents des peintres, que leur image gravée ou dessinée ne vaut jamais l'image complaisante que leur renvoient leurs miroirs. Célestin Nanteuil avait pourtant fait de son mieux. Alphonse Karr, comme Rabelais<sup>1</sup>, apparaissait ainsi à

1. Le *Rabelais*, d'après Eugène Delacroix, publié par Alexandre Decamps dans *Le Musée*. 1834. Paris, imprimerie Everat. Petit in-4°. Toutes ces eaux-fortes, ces portraits lithographiés de

Célestin Nanteuil dans ses visions. Comment l'artiste eût-il pu s'imaginer qu'un portrait bourgeois d'Eugène Giraud, proprement gravé à la manière noire<sup>1</sup>, était devenu l'idéal d'un humoriste qui, pendant dix ans, avait forcé la bizarrerie à entrer dans son jeu ?

Hélas ! 1840 avait sonné, non pas encore la fin du romantisme, mais celle des singularités de surface. Alphonse Karr, oubliant son passé, rejetait de côté son froc de moine, comme Balzac remisait sa fameuse canne, de même que Théophile Gautier délaissait son gilet rouge des combats d'*Hernani*.

Lui-même, Célestin Nanteuil dut s'assagir, se faire illustrateur de romances pour les demoiselles, devenir un des plus habiles dans son métier de lithographe, y enfouir la plupart de ses qualités de graveur de frontispices à l'eau-forte, d'artiste dans toute sa fleur et son expansion.

#### IV

##### LE DRAME AMOUREUX DE CÉLESTIN NANTEUIL.

Un point de la vie de Célestin Nanteuil a été seulement effleuré jusqu'ici : sa passion pour M<sup>me</sup> Dorval et ce rôle de soupirant discret, semblable par certains côtés à celui de Gérard de Nerval pour Jenny Colon.

On s' imagine trop que la question « amour » chez les romantiques se rattachait exclusivement à l'ordre échevelé, à la pratique d'audacieux adultères, à de folles nuits d'orgie en compagnie de belles courtisanes. Il faut en rabattre considérablement pour certains jeunes hommes d'alors, quoique très en vue. Nous avons assisté au déclin de plus d'un écrivain de cette époque : brisés, à en croire la légende, par un premier amour, ils avaient cherché depuis, dans des excitations de diverse nature, comme un oubli des passions de leur jeunesse. La philosophie manqua à ces écrivains ; ils ne voulaient pas avoir été trompés, laissés de côté comme le sont la plupart des hommes. Ils croyaient tellement à un premier idéal que, quarante ans plus tard, le souvenir leur en montait sans cesse au cœur, non pas affaibli et doux, mais amer et sombre.

Voilà ce qu'il en coûta aux Jeune-France de ne pas avoir assez lu La Fontaine et Molière.

Il est vrai que quelques femmes de l'époque avaient introduit dans l'amour des courants d'ardeur, d'indépendance inconnus de l'école troubadour antérieure. Avec ces Sapho, la passion prenait des proportions d'agitation, d'enveloppe-

la première manière penchent en effet vers l'étrange ; mais il faut avoir vu les crayons originaux de Célestin Nanteuil, ses croquis d'après nature, pour se faire une idée bien nette de son talent. Je possède un portrait original, à la mine de plomb, du dessinateur d'après Victor Hugo, en 1834, et M. Deséglise a bien voulu communiquer au *Livre* le crayon de Nanteuil d'après Alphonse Karr : ces dessins sont plus étudiés que ne semble le comporter la manière de Célestin Nanteuil, et ils ne méritent pas la boutade de l'humoriste.

1. Le portrait de M. E. Giraud est en tête du numéro exceptionnel qui porte pour titre *Novembre*, Paris, 1840, un jugement du tribunal ayant déclaré la propriété des *Guêpes* indivise entre l'auteur et l'éditeur.

ment qui, jointes à leurs luttes d'écrivain et d'artiste, les rendaient plus singulières, plus entraînant.

Célestin Nanteuil, dans son innocence, se laissa attirer vers M<sup>me</sup> Dorval; il n'étudia pas suffisamment la place : elle était occupée.

Célestin Nanteuil n'arrivait pas à l'heure. Il avait en outre le défaut d'agir en jeune homme de dix-huit ans. *Agir*, le mot manque de justesse pour rendre la situation d'un amoureux qui fait connaître sa flamme en écrivant. Il faut être aimé pour écrire. La lettre d'amour ne parle qu'à un cœur qui a ressenti des battements.

Un intelligent collectionneur de livres et de vignettes romantiques<sup>1</sup> m'a communiqué une lettre de quatre pages, d'une écriture fine, adressée par Célestin Nanteuil à M<sup>me</sup> Dorval : une déclaration de 45 lignes à la page, de 50 lettres à la ligne, soit 9,000 lettres ! Et l'épître n'est qu'un fragment ! Au ton des premières pages, on sent que la peinture de cette flamme a pu encore s'éterniser pendant quatre autres pages sur le même ton. Total : 18,000 lettres ! Presque un volume !

« Si j'avais pu vous parler au lieu de vous écrire, cette lettre qui est ma seule espérance et que vous ne lirez peut-être pas... » Ainsi dit l'amoureux timide, éclairé par une lueur de raison, et qui continue quand même à allonger sa déclaration

On peut être à peu près certain que M<sup>me</sup> Dorval ne lut pas une si longue épître. Qu'on pense aux fatigues du métier de comédienne, à cette vie hâletante de fêtes, d'études, de relations de monde, de combats de coulisses de chaque jour, de dépense de nerfs presque de tout instant. Non, M<sup>me</sup> Dorval ne put comprendre ce cœur si jeune qui battait pour elle ; et peut-être même personne autour d'elle ne se sentit le courage de lire les huit pages de cette fine écriture serrée qui avaient sans doute été précédées d'autres lettres, et que d'autres devaient suivre ; mais nous, sans cesse en quête de documents, nous la lisons bénéficiant de l'ordre bizarre avec lequel l'actrice conservait ses correspondances, même les plus compromettantes.

Dans ces lettres, grâce à l'amour vrai et jeune qui y déborde, au temps qu'elles évoquent, aux personnages considérables qui incidemment y sont mêlés, tout n'est pas perdu de la déclaration de ce jeune homme, et il reste à glaner pour le profit de Célestin Nanteuil, car l'artiste a conservé un reflet et un rayonnement de la célèbre actrice et de son entourage.

A cette époque, M<sup>me</sup> Dorval éprouvait une vive passion pour Alfred de Vigny, le poète, pour le comte Alfred de Vigny. L'auteur d'*Eloa, la sœur des anges*, ne plaisait-il pas d'autant plus à l'actrice par le contraste de sa nature ? Lui était distingué, porteur d'un beau nom, réservé dans ses paroles, ayant fondu dans son essence aristocratique l'exquise politesse de la cour et les mélancolies d'un jeune officier rêveur, une sorte de Vauvenargues mêlé à la vie des camps. Poète, il flottait entre Lamartine et Hugo, sans leur rien emprunter qu'une très haute idée des fonctions de poète. Elle, sortie évidemment des rangs



1. M. Victor Deséglise. Ouvrages rares, vignettes, autographes, l'aimable bibliophile me les a confiés avec cette largeur de vues des rares collectionneurs qui n'aiment pas seulement leurs documents pour eux et en font profiter de grand cœur le public.



du peuple, ayant appris son art dans de naïfs et noirs mélodrames, non point belle, mais entraînant, douée d'une voix qui n'était pas sans quelques cordes éraillées, vibrantes quand même, se donnant tout entière au public, une actrice à la Frédérick, entrant en scène et émouvante comme une catastrophe. Sans s'inquiéter si ses gestes étaient classiques, si sa voix était pure, si le côté *peuple* ne dominait pas dans sa nature, M<sup>me</sup> Dorval se laissa entraîner vers le gentil-homme qui lui ouvrait les portes du Théâtre-Français et qui, ayant écrit pour elle le rôle de Kitty Bell, la débarrassait des chaînes de l'ancien mélodrame. Deux natures opposées que *lui* et *elle*, ce qui amena une liaison profonde entre *elle* et *lui*.

Célestin Nanteuil, au fort de cette liaison, en comprit pourtant le danger :

... Vous connaître et me faire aimer de vous me semblait une folie. Je savais que depuis déjà longtemps vous aimiez un homme qui était placé dans une position à élever assez d'ombre autour de lui pour que moi, chétif, je ne pusse être aperçu de vous.

Je jouerais un mauvais tour au public en lui donnant *in extenso* cette litanie de jeune homme qui laisse courir sa plume sans songer à l'arrêter; mais quelques morceaux choisis sont réellement intéressants, frais et jeunes.

... Vous paraissiez étonnée l'autre jour de ce que, vous connaissant depuis si peu de temps, je puisse vous aimer aussi fortement; non, madame, il n'y a pas deux mois que je vous aime, il y a quatre ans!

Il faut que je vous explique un peu ma situation à cette époque où l'on commence véritablement à entrer dans la vie. J'avais seize ans, j'étais depuis longtemps destiné à être artiste; je me laissais vivre et aller à cette idée sans y mêler autre chose; j'étais insouciant de tout. C'était à peu près le temps où quelques hommes forts entreprenaient de bouleverser un ancien art vieux et décrépité pour remettre à sa place un art chaste, pur, grand et religieux : cet appel me trouva prêt. Ce fut mon premier amour, madame, le seul jusqu'au moment où je vous ai connue. Je suivis ces hommes quoique de loin et ayant à combattre jusque dans ma famille qui, loin de partager mes opinions, les tournait en ridicule et se moquait de ce qu'il y avait de saint dans ma croyance. Je sentis bientôt le besoin de n'être pas toujours seul et de me rapprocher des hommes qui luttaient et qui commençaient à remporter la victoire. Au lieu d'un protecteur et d'un maître je trouvai un ami, que j'ai encore et que j'espère mériter d'avoir toujours. Ce fut donc Hugo qui m'accueillit le premier et se persuada que l'on pourrait faire quelque chose de moi. Je me trouvai par cette liaison, et par celle de Dumas, dans une position à m'occuper du théâtre qui était le lieu du grand combat.

Me voici arrivé au moment décisif de ma vie, à celui où je vous ai vue. Je ne vous dirai pas que je devins amoureux de vous de suite; seulement en sortant je me dis : « Un homme qui serait aimé d'elle serait bien heureux » ! De ce moment, j'eus deux pensées au lieu d'une : l'amour et l'art. Vous ayant vue une fois, je voulus vous revoir, je vous vis souvent...

Le fragment suivant, extrait de l'interminable lettre, en donne à peu près la date. On y voit, à l'époque d'*Angelo*, Victor Hugo sous un nouveau jour : un peu plus âgé que son ami le dessinateur, il se fait le conseiller et comme le Tiberge d'un Desgrieux bien autrement réservé que dans le roman.

... Je suis indifférent à tout, excepté à ce qui vous regarde, madame. Vous le dirais-je, j'en vins à croire que le seul moyen qui me restait était de vous approcher : j'espérais vous trouver peut-être moins admirable que je ne me l'étais figuré; que

vous n'étiez sans doute pas la femme que je m'étais faite avec vous, que je vous avais vue trop en beau, que c'était un fantôme, une illusion qui disparaîtrait en la touchant du doigt.

Les répétitions d'*Angelo* commencèrent : c'était un moyen de vous approcher. J'en parlai à Hugo, je me confiai à lui; il me blâma d'abord fortement et finit par me céder. L'illusion était moins brillante et moins belle que la réalité; mon moyen de guérison tourna contre moi. Autrefois je n'aimais, je crois, que la grande actrice, maintenant c'est la femme que j'aime. D'ailleurs, comment pouvais-je espérer vous voir de plus près sans vous aimer encore davantage? J'étais fou! Pour comble de bonheur ou de malheur vous fûtes bonne, trop bonne pour moi; c'est vous-même qui m'engageâtes à revenir...

Une autre lettre de Célestin Nanteuil, non datée, me paraît devoir suivre la précédente. L'amoureux a fait un pas de plus; il est admis près de sa divinité dont il a donné divers portraits<sup>1</sup>. Cette lettre est plus raisonnable, plus concise (elle n'a que deux petites pages), et le fragment suivant mérite d'être cité, quoiqu'il consiste en redites que tous les amoureux répètent depuis le commencement du monde.

*A Madame Dorval*<sup>2</sup>.

... Je vous apporte, madame, l'aquarelle dont je vous ai parlé; elle est bien indigne de vous être présentée, mais c'est votre faute. Pourquoi votre pensée absorbe-t-elle toutes les autres facultés? Il y a toujours une image entre moi et ce que je voudrais faire : quand je veux lire, c'est votre voix que j'entends, ce sont vos paroles que je crois entendre et non celle du livre; il n'y en aurait qu'un pour moi où je voudrais lire, c'est dans vos yeux. Si je veux essayer de travailler, c'est votre figure qui se dessine au lieu de celles que je veux faire. A la promenade, je crois toujours vous rencontrer; je me dis seulement quand je vois de près toutes ces femmes : « Non, ce n'est pas elle! » Mes journées se passent ainsi dans l'attente de rien, à chercher des moyens de vous voir. Quand je ne peux plus y tenir, je sors de chez moi et je vais passer devant votre porte voir au moins la maison qui renferme le seul bien que j'envie au monde.

Oh! si je pouvais vous voir ce matin! Je voudrais aussi vous parler pour ce portrait; ce serait un grand bonheur pour moi de le faire, car je crois que cela paraissait vous faire plaisir...

Ce ne sont pas là de vaines paroles d'amoureux. Tout ce billet est vrai et profondément senti. Il n'est pas, en effet, de caprice décoratif, d'entourage ornemental dans les publications du temps où Célestin Nanteuil ne place une image de sa divinité, pas une niche où n'apparaisse son fantôme idéalisé, pas une brindille au bout de laquelle n'apparaisse le profil émacié de la madone du romantisme au théâtre.

Peut-être M<sup>me</sup> Dorval eût-elle été touchée de cet amour tendre si le peintre avait osé parler, si les sentiments qu'il éprouvait s'étaient échappés de sa bouche.

Plus d'un touchant épisode traversa cette passion, celui-ci par exemple, qu'on pourrait appeler *les deux amis*.

1. J'ai vu, entre autres, une lithographie inédite de Célestin Nanteuil, d'après M<sup>me</sup> Dorval dans le rôle de Catarina Bragadini d'*Angelo*. Cette lithographie, datée de 1835 et signée, devait paraître dans le premier volume du *Monde dramatique*. On ignore pourquoi elle est restée inédite.

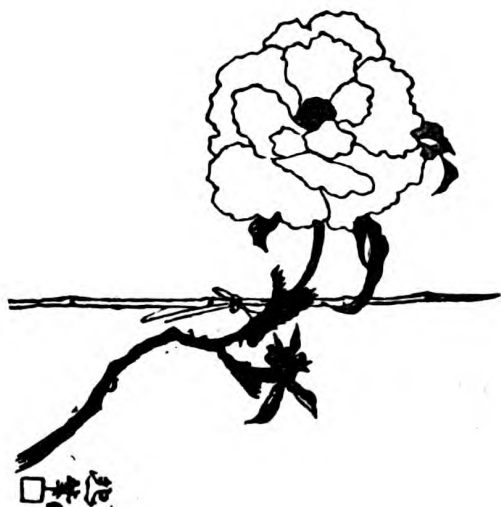
2. Telle est l'adresse, sans timbre postal. Célestin Nanteuil a dû porter lui-même la lettre à domicile, avec la peinture en question.

Vous ne savez pas, madame, combien d'amour vous attirez sur vous, combien de gens qui vous sont inconnus, qui ne vous ont jamais parlé, et qui vous ont aimée ou vous aiment à donner leur vie pour votre service. Un d'entre eux, qui était mon ami intime et qui ne connaissait pas mon amour, me confia le sien en me priant d'essayer par mes connaissances de le faire présenter chez vous. Je le refusai en expliquant les raisons qui m'avaient forcé de renoncer au bonheur de vous voir. Il prit le même parti que moi; mais nous fûmes moins forts à deux que je ne l'avais été seul, nous ne pûmes nous empêcher de parler de vous, de vous admirer et de caresser votre souvenir.

Que de longues soirées nous avons passées tous les deux : lui, à vous faire des vers que vous ne deviez jamais lire; moi, des dessins que vous ne deviez jamais voir! L'ami eut plus de courage que moi. Il partit, il vous a peut-être oublié!

La jolie Nouvelle qu'un esprit délicat pourrait tirer de cet épisode! Deux amis rivaux et point jaloux, le poète lisant ses vers à l'artiste, le peintre faisant revivre avec son crayon le profil de la divinité de la mansarde; aussi ai-je voulu conserver la fleur de ce récit dans sa simplicité et donner au public une sorte de « premier état » des sensations du graveur amoureux.

CHAMPFLEURY.



Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

52635421





VIGNETTES ROMANTISQUES



*M. Champfleury publiera par livraisons ses Nouvelles Études sur l'art et la littérature de 1830, qui font suite à son important ouvrage sur les Vignettes romantiques, dont il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires.*

CHAQUE LIVRAISON . . . . . 3 fr. 50

---

LIBRAIRIE DENTU ET C<sup>ie</sup>, PALAIS-ROYAL

CHAMPFLEURY

LES

VIGNETTES ROMANTIQUES

Histoire de la Littérature et de l'Art en 1830

150 VIGNETTES

PAR

CÉLESTIN NANTEUIL, TONY JOHANNOT  
DEVÉRIA, JEANRON, ÉDOUARD MAY, JEAN GIGOUX,  
CAMILLE ROGIER, ACHILLE ALLIER

*Suivi d'un Catalogue complet des romans, drames, poésies, ornés de vignettes,  
de 1825 à 1840.*

1 volume grand in-8°. Prix . . . . . 50 fr.

Sur ce terrain, dont il a pris possession en le fécondant et en l'agrandissant, M. Champfleury est resté le maître jusqu'ici, et il semble avoir condamné à des redites ceux qui l'y suivront, tant il a épuisé les documents de première main.

On pourra un jour juger le Romantisme à d'autres points de vue, il se trouvera peu d'esprits aussi indépendants que M. Champfleury pour se prononcer en toute liberté et avec un rare sentiment de justice sur les hommes et les choses de 1830.

---

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 85, rue du Baz.



1/L 5668 B. 1



